

Un goût de terre

ESTELLE CÔTÉ

A young woman artist meets an older, well-known and successful artist and hopes to learn from him as an artist and as a human being. He instead rapes her. She is devastated and lives with rage until his death.

C'est une amie qui m'a parlé de toi et qui m'a donné ton numéro de téléphone. Elle m'avait dit : « Je connais un vieux peintre. Je vais le voir parfois. Nous prenons le thé et nous regardons ses toiles. Il s'inspire de la nature, des feuilles d'arbres. » Je la trouvais chanceuse de te connaître. J'étais jeune, j'avais soif de connaissances. J'étais encore étudiante. Tu habitais près de chez moi ; j'étais heureuse de la coïncidence. Tu m'as gentiment ouvert ta porte. J'étais curieuse comme un petit animal. Je venais pour apprendre, j'espérais me faire un ami, remplacer le grand-père que je n'ai pas eu, que tu me guides un peu, comme un mentor peut-être, que tu m'aimes, que tu t'intéresses à moi, à ma vie... Quand je regardais tes toiles, mes yeux brillaient de reconnaissance. La beauté que je voyais chez toi, m'emportait ailleurs... J'étais sincère dans mes appréciations. J'ai pris du temps pour toi. Je te croyais très seul. Je voyais bien que mes visites te faisaient plaisir. Je désirais m'approcher de quelqu'un qui avait de l'expérience dans un domaine qui m'attirait depuis toujours, la peinture, qui possédait une richesse intérieure. Je te voyais plus grand que nature. Chaque visite était un hommage à ton travail d'artiste. Il me semblait que tu appréciais transmettre tes connaissances. Mon être s'abreuvait à ton monde. Je me sentais bien petite à côté de toi et tellement timide dans mon expression ! Je me souviens de cette fois où je t'ai apporté un dessin : un ciel. Je pensais t'imiter... J'en étais loin. Je t'ai fait confiance. Je t'ai offert mon amour, mon admiration. J'ai voulu poser pour toi. Je voulais que tu me trouves belle. Je me suis dévêtue. Comment comprendre ? Je t'apporte tout et tu me voles tout. Je m'attendais à autre chose de ta part. Au lieu d'apprécier ce cadeau, tu m'as trahie.

Alors, j'ai découvert ta véritable nature : j'ai bien compris

que pour toi, il fallait posséder ; j'ai compris que tu étais mort avant que la mort te prenne. Tu n'étais qu'un vieillard vicieux, un ambitieux frustré, hypocrite et dominateur, aussi imbu de pouvoir qu'un vilain petit évêque, un être méchant et rusé, manipulateur dans le but d'assouvir ton sexe immobile. Quelle pauvreté ! Misérable, qui ne mérite pas le nom d'homme car tu étais loque humaine bien avant ton agonie. Tu n'as rien su voir, rien su prendre de l'amour que je t'offrais. Au lieu de cela, tu as brisé ma vie. Tes gestes et tes paroles m'ont tuée. Jamais tu n'as cherché à comprendre tout l'amour que je te donnais, ma quête de bonheur, ma soif d'apprendre, mon besoin d'admirer.

Plus tard, folle de rage, j'ai écrit un mot à l'encre rouge, sur la première marche de ta maison, un mot horrible de réalité : violeur, que tous les passants ont lu et que tu t'es dépêché de masquer quand tu l'as vu à ton tour. Maintenant que tu es mort, tu ne peux plus repeindre la surface qui s'use sous les pas des visiteurs et laisse peu à peu transparaître l'inscription sanglante. Aujourd'hui ta maison est un tombeau et tes visiteurs blancs, des vers qui te mangent. Puissent-ils trouver encore quelque chose de bon ! Jamais plus tu ne croiseras mon chemin car je fais partie du cortège des vivants pour célébrer ma vie !

En sortant du salon funéraire, je tente de me joindre au cortège funèbre mais à l'intersection, un feu de circulation m'en empêche. Les limousines stoppent au coin tandis que je continue d'avancer.

—Tant pis, j'arriverai la première.

Puis je roule lentement vers ma destination : le cimetière. Je stationne ma voiture. Mon regard est de feu. J'ouvre la portière, je déplie doucement les jambes et je me dirige avec détermination vers le monticule. Une odeur de terre humide s'accroche à ma gorge. Je regarde la profondeur du trou et j'attends patiemment. J'ai tout mon temps. Dans cet espace vert, quelques merles sautillent sur la pelouse reluisante, alors que d'autres volatiles émettent des sons timides. Des grandes limousines descendent les endeuillés. Lentement un groupe hétéroclite se constitue. Je porte

ma plus belle robe noire pour la circonstance. Une robe longue sur laquelle flotte un grand voile de dentelle. Les gens, de la famille sans doute, me regardent étonnés. On se demande qui je suis : on chuchote. Une de ses « amies », une étrangère de toute façon. Le défunt jouissait d'une certaine célébrité. On s'en flatte. D'ailleurs je vois que certaines personnalités se sont déplacées pour assister aux funérailles. Il a fallu rejoindre beaucoup de monde. Mais d'aucuns le pensaient déjà mort. Dans un léger bruit de mécanique, le cercueil descend vers le fond.

Je suis trop loin pour qu'ils lisent sur mon visage l'expression d'un sourire. Pendant que je chiffonne, dans mes mains gantées, une grande feuille de papier autour de morceaux de miroirs, un prêtre prend place devant le groupe et prononce des paroles de circonstances, que je n'écoute pas. Alors je lance un objet sur le cercueil... Ploc ! Un bruit sourd au fond du trou indique que le message s'est rendu. Je respire profondément à plusieurs reprises, satisfaite, vengée. Je ne le rencontrerai plus dans l'autobus, ni sur le trottoir, ni dans les vernissages, ni ailleurs. Désormais, il est mangé par les vers !

Dans une vague de bonheur au goût terre, mon abdomen se gonfle, ma poitrine se soulève. Femme féconde, je marche fièrement vers ma voiture. C'est la fête ! Je peux maintenant me consacrer à mes projets : mon exposition au Musée. Ma première toile vendue sera pour venir en aide aux femmes en difficulté. En démarrant le moteur, j'aperçois le soleil qui perce à travers les nuages. Le ciel se dégage. À la radio : « Demain, journée ensoleillée partout sur la province. » L'auto roule vers la sortie du cimetière et s'engage sur la route asphaltée. Cependant le silence s'intensifie dans la voiture.

—Ça s'est bien passé ? demande Charlie.

—Très bien. Maintenant je pense à toutes les autres femmes qui l'ont côtoyé. Combien de femmes ont connu sa véritable nature ? Elles n'ont toutes touché que la surface écaillée, que les couleurs jetées sur ses toiles. Qui était-il ? Il a emporté dans sa tombe son être véritable.

Charlie ouvre la fenêtre de la voiture. Son sourire de Joconde invite à la confiance. Il ajoute :

—Arrête la voiture un instant, tu veux bien ? Et dis-moi ce que tu as sur le cœur. Vide ton sac. Je suis capable d'en prendre. Fais comme si j'étais lui.

—Maintenant je peux enfin dire ce que je pense de lui : il n'était qu'un être renfermé, peureux, inadapté social, incapable de relation vraie, chiche de sa personne, incapable de communiquer, froid et distant, paranoïaque, sans âme, retiré, inhumain, tourné vers le passé. Dégoûtant. Il n'a jamais su se faire aimer. Je me souviens qu'il cherchait dans ses paperasses sur la grande table de quoi m'intéresser. Il n'avait rien à dire, rien à partager de lui, que quelques bouts de papiers jaunés par le temps, poussiéreux, issus d'une jeunesse révolue. Imbécile ! Je lui apportais de l'air frais. Il a tout pourri avec son abus de pouvoir. Il n'y a rien de plus malheureux que d'arriver à son âge sans avoir rien compris du sens de la vie. Il a perdu son temps ! Tous ces

efforts pour rien. Te rends-tu comte ? La vie, il ne l'a pas saisie. Il a sali, gâché plus qu'il n'a créé. Il a agi comme un vampire. Je me revois encore sur le divan de son atelier. Il s'est jeté sur moi pour sucer ma vie en croyant prolonger la tienne. Et il n'a jamais demandé pardon. Pas d'excuses, rien. Voilà son portrait !

Je me rappelle avec bonheur ce matin d'automne où je suis allée l'attendre devant chez lui avec mes amies. Je m'étais bien préparée pour cette confrontation. J'étais très nerveuse mais décidée à me faire du bien, à leur montrer qui il était. Elles l'ont vu et identifié. Je sais que dans leur mémoire aussi, il n'est qu'un sinistre individu. Je lui ai dit : « Je n'accepte pas ce que tu as fait. Je suis en colère contre toi. Les gestes que tu as posés sont inacceptables. Tu es un agresseur sexuel et tu devrais avoir honte de ce que tu as fait. » Et nous sommes parties. Ça m'a fait énormément de bien. Dès ce moment, j'ai recommencé à vivre. Il y a des choses comme ça : noir sur blanc. Je me suis ouvert les yeux. J'étais naïve ! J'ai compris qu'on ne s'attaque pas à une femme mature qui sait se défendre et qui voit venir de loin. Non ! Oh, non !

Née en 1957 à Shawinigan, j'ai grandi au Cap-de-la-Madeleine et puis je suis partie pour le Cégep de Jonquière en 1976. J'ai poursuivi les études en littérature à l'Université de Montréal au bac et à la maîtrise puis j'ai publié mon mémoire sous la forme d'une édition critique: Né à Québec d'Alain Grandbois aux Presses de l'Université de Montréal. Ensuite j'ai commencé à enseigner le français aux adultes à Montréal. Cette expérience a duré quinze ans. Durant ce temps, j'ai étudié à l'Institut Psychothérapie Corporelle et j'ai gradué en 2002. J'ai une pratique privée depuis ce temps. Je me suis installée à Hemmingford en mai 2007 pour me consacrer enfin à la création!

**canadian woman studies
les cahiers de la femme**

CWSCF

**An Indispensable Resource for
the Feminist Reader**

Subscribe Today

Upcoming issues include:

**Celebrating Doris Anderson;
Indigenous Women in Canada: The
Voices of First Nations, Inuit and Métis
Women; Latin American Women;
Feminism, Activism and Spirituality.**

www.yorku.ca/cwscf